La Résistante Madeleine Riffau : je suis restée 24 heures sur le même brancard à l’hôpital, sans rien manger

écrit par Jules Ferry | 21 septembre 2022

Madeleine Riffaud Résistante, écrivain en août 2021.
Âgée de 98 ans, la résistante Madeleine Riffaud a dû se rendre à l'hôpital Lariboisière à Paris pour un examen d'urgence. Elle y a passé vingt-quatre heures, avant d'être transférée dans une clinique privée. Elle a envoyé à La Croix, qui lui avait ouvert ses colonnes pour une conversation dans La Croix L'Hebdo l'an dernier, ce texte relatant son expérience de « l'état lamentable du secteur de la santé ».

Quelle honte pour l'hôpital (ceux qui y sont allés savent…).

Mais surtout quelle leçon de courage dans ce témoignage !

Au delà du problème de l'hôpital, quelques remarques sur la formidable leçon de Résistance que nous donne cette femme.

La Résistance, c'est un état d'esprit.

Madeleine Riffaud appartient à cette espèce qui reste debout quoi qu'il arrive, qui ne se tait pas, qui ne se résigne pas

même quand tout semble perdu et qui témoigne, dénonce et se bat.

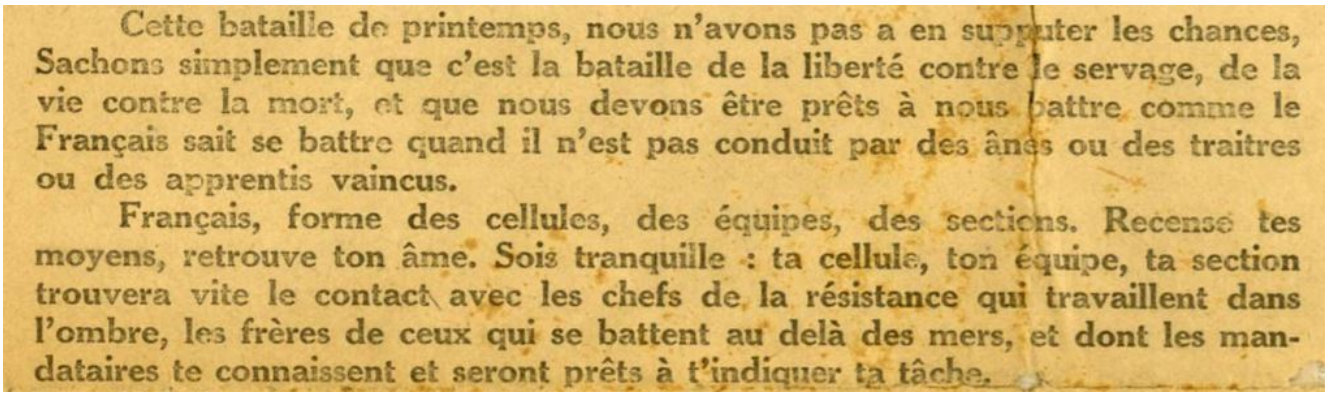
Merci Madeleine Riffaud, nous tâcherons d'en prendre de la graine.

Voici ce qu'elle dit dans l'article qui suit :

"Pourtant, j'ai une voix. Une voix qui ne s'en est jamais prise au personnel. Ça ne changera pas. Évidemment, j'ai mal, mais je vais continuer à me bagarrer, comme d'habitude".

"J'ai encore un peu de force, c'est pour la donner !"

Document de 1941 qui appelle à la résistance :



Cette bataille de printemps, nous n'avons pas à en supputer les chances. Sachons simplement que c'est la bataille de la liberté contre le servage, de la vie contre la mort, et que nous devons être prêts à nous battre comme le Français sait se battre quand il n'est pas conduit par des ânes ou des traîtres ou des apprentis vaincus.

Français, forme des cellules, des équipes, des sections. Recense tes moyens, retrouve ton âme. Sois tranquille : ta cellule, ton équipe, ta section trouvera vite le contact avec les chefs de la résistance qui travaillent dans l'ombre, les frères de ceux qui se battent au delà des mers, et dont les mandataires te connaissent et seront prêts à t'indiquer ta tâche.

La Résistance, ce sont des actes.

Petit florilège, tiré d'une exposition à Cannes : ***Actes et mouvements de résistance***

On remarquera au passage que des gens ont osé participer à des « manifestations sur la voie publique », en pleine Occupation, au péril de leur vie, sans supputer les chances de victoire mais pour harceler sans relâche le régime et faire exister la contestation, sans soupirer, se morfondre et ruminer les *"à quoi bon"* du défaitiste.

La résistance prend diverses formes : grèves, manifestations

sur la voie publique, **inscriptions** hostiles à Vichy ou à l'occupant, **organisation d'évasions…** Les **tracts** et papillons sont une réponse immédiate à un fait précis (arrestations ou déportations, protestations contre des évacuations forcées), voire un appel à manifester, à faire grève, à s'insurger. Ils sont parfois tirés sur des cahiers d'écoliers, souvent manuscrits ou ronéotypés.

En 1944, d'autres types de **missions** deviennent prioritaires. Les formations paramilitaires de la Résistance effectuent des attentats (plastiquage de locaux de mouvements collaborateurs, exécutions), des **sabotages** (coupures de voies ferrées, de câbles téléphoniques, dégâts dans les usines fournissant l'Allemagne nazie. **Les maquisards** contribuent à démoraliser les Allemands en accomplissant des exploits, retentissants, pour une population humiliée par l'occupant.

Lien de cette exposition avec de beaux documents à agrandir :
http://expos-historiques.cannes.com/r/396/actes-et-mouvements-de-resistance/

La croix

Début septembre, j’ai dû me rendre aux urgences pour un examen important dû à un Covid long, variant Omicron. Le Samu m’a emmenée à l’hôpital Lariboisière, à midi et demi, le dimanche 4 septembre pour examens.

Je me suis retrouvée couchée au milieu de malades qui hurlaient de douleur, de rage, d’abandon, que sais-je. Et les infirmières couraient là-dedans, débordées… Elles distribuaient des *« j’arrive ! »* et des *« ça marche ! »*. *« J’arrive, j’arrive ! »* Mais personne n’arrivait. Jamais.

Moi-même, j’ai mis douze heures pour obtenir la moitié d’un verre d’une eau douteuse. Tiède. Je suis restée vingt-quatre heures sur le même brancard, sans rien manger, dans un no man’s land. C’était Kafka.

La foire aux malades

Rendez-vous compte : je suis aveugle. Je sentais parfois qu'on emportait mon brancard, que je traversais une cour, peut-être ? Il faisait plus froid, c'est tout ce que je peux dire. Et puis on m'a laissée là, sans aucune affaire, sans moyen de communication avec mes proches (qu'on ne prévenait d'ailleurs pas de l'évolution de la situation). Étais-je dans un couloir ? Dans une salle commune ? Au bout d'un moment, j'ai vraiment cru que je devenais folle. Ah, si j'avais eu un appareil photo comme quand j'étais reporter de guerre… Si j'avais pu voir ce que j'entendais…

Dès l'arrivée à l'hôpital, mon ambulance est passée devant des gens d'une absolue pauvreté, qui se plaignaient à grands cris d'avoir été refoulés.

Drogue ?

Misère sociale ?

Ceux-là n'ont même pas été admis dans « le service-porte », la foire aux malades, l'antichambre de l'hôpital par où l'on accède aux urgences. Les infirmières, qui n'ont déjà pas assez de temps à consacrer aux malades admis entre les murs, les voient forcément quand elles vont prendre leur service. Nul doute que leur vocation est réduite en charpie depuis longtemps.

Clinique privée

D'où les *« ça marche »*, les *« j'arrive ».* J'ai entendu ça toute la nuit.

Les infirmières et aides-soignants, je les connais bien, j'ai vécu parmi elles, je sais qu'elles auraient éperdument voulu arriver à s'occuper de chacun… Et surtout que l'hôpital marche. Le lendemain après-midi, l'hôpital n'ayant pas de lit

disponible pour moi, on m'a transférée dans une clinique privée, sans jamais avoir prévenu mes proches. J'étais la troisième âme errante que cette clinique réceptionnait ce jour-là.

J'avais déjà fait une enquête de l'intérieur en 1974, en m'engageant incognito comme aide-soignante dans un service de chirurgie cardiovasculaire d'un hôpital parisien. J'avais aussi travaillé au Samu dans le service du professeur Huguenard, à l'hôpital Mondor. **De cette immersion, j'ai publié le livre *Les Linges de la nuit*** qui s'est vendu à près d'un million d'exemplaires en 1974 (réédité chez Michel Lafon en 2021).

Personnel épuisé

Hôpital d'il y a cinquante ans ou hôpital ultramoderne, les problèmes sont toujours les mêmes : manque de personnel qualifié, manque de crédit, l'écart se creuse entre la technique de la médecine de pointe et les moyens mis à sa disposition.

Après la sortie du livre, j'avais rencontré le directeur de l'Assistance publique dans un face-à-face télévisé. Nous étions tombés d'accord sur tous les points ! Tout le monde est d'accord, sauf les gouvernements qui se suivent et qui, au mieux, ne bougent pas.

Nous avions été nombreux, au cours des années, à témoigner sur l'état lamentable de la santé. Durant tout ce temps, aucun dirigeant n'a voulu entendre. Si la pandémie de 2020 a changé quelque chose, c'est en mal : le personnel est épuisé. L'État les a tous abandonnés, soignants comme malades.

Ma mésaventure, c'est une histoire quotidienne dans l'hôpital en France. Mon sort est celui de millions de Parisiens et de Français.

Une voix

Ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais demandé de passe-droit de toute ma vie. Mon âge n'y change rien. Mais j'ai remarqué qu'il était presque une circonstance aggravante, et ce pour deux raisons :

1. On pensait que j'étais trop vieille pour que ça vaille la peine de me soigner (réflexe pris lors de l'épidémie de Covid ?).

2. Dès que je parlais, on se disait que j'étais gâteuse et on pensait d'emblée que je racontais n'importe quoi… alors pas la peine de m'écouter.

Pourtant, j'ai une voix. Une voix qui ne s'en est jamais prise au personnel. Ça ne changera pas. Évidemment, j'ai mal, mais je vais continuer à me bagarrer, comme d'habitude.

Moi, j'ai de la chance, j'ai des amis, et des confrères journalistes. Mais tous ces pauvres gens qui n'ont personne, que peuvent-ils faire ? Quand on entre dans le circuit infernal, quand on est aspirés dans le néant des urgences, on ne peut pas en sortir indemne. Parfois même, on n'en sort pas vivant… L'infirmier libéral qui vient à mon domicile m'a dit que c'était arrivé à un de ses patients, il y a trois semaines.

Si je peux être leur voix – comme Aubrac m'avait demandé d'être l'une de celles de la Résistance – alors je le serai. **J'ai encore un peu de force, c'est pour la donner !**